

Ce que le monde développé doit aux « Primitifs »

Autre titre possible : Les « lumières » avant les Lumières

Nous avons évoqué, lors de la dernière séance, le stigmatisme ethnocentrique de Barbare et de sauvage puis les usages et mésusages de la notion de civilisation (avec son double sens désignant une aire géo-culturelle et un niveau de développement).

Une fois n'est pas coutume, je commence l'intervention d'aujourd'hui par quelques citations – de presque cent ans d'ancienneté – qui vont en résumer le contenu. C'est, au fond, une réflexion sur les notions de développement et de progrès que je propose aujourd'hui avec et par quelques détours spatio-temporels.

Ce sont des extraits d'un débat de 1929 sur le thème « *Civilisation ; le mot et l'idée* ».

« Nous cherchons à vider le mot « *civilisation* » des idées normatives qu'il contient dans le langage ordinaire. Après le passage de l'animalité à l'humanité, la civilisation c'est tout simplement ce caractère d'humanité qui va croissant et s'accroissant. L'apparition des **premiers instruments** marque le **début des civilisations**. Il y a naturellement des degrés divers d'**avancement** dans la civilisation. La collection *l'Évolution de l'humanité* a pour programme de montrer le *progrès* de ce capital humain, qui gagne et s'accroît à mesure que l'humanité se développe, et ce que chaque peuple a laissé comme contribution à ce **développement**. »

(Henri BERR, fondateur du "Centre international de synthèse" en 1900).

Les mots-clés nous important ici sont **premiers instruments / début des civilisations / avancement ou progrès / développement**.

Voici la réponse de Mauss en deux courts extraits et sa prophétie sur le cinéma :

« Pour un peuple donné et sur des points précis, nous sommes en mesure de dire quel a été cet apport. Par exemple, l'apport particulier des Celtes à la civilisation, c'est, dans l'ordre du costume, le pantalon, dans l'ordre littéraire, le roman. La civilisation européenne est trop orgueilleuse, elle ne reconnaît pas la grandeur des inventions du passé ou des civilisations asiatiques. Pour conclure, la civilisation c'est tout l'acquis humain ; il faut se garder de la définir par rapport à nous seuls »

« Notre civilisation blanche sera-t-elle vraiment la plus forte au point de vue matériel ? En tout cas, elle doit avouer son impuissance vis-à-vis des questions morales. Il semble bien que nous allions vers **une uniformisation croissante de la civilisation**. L'un des instruments en est par exemple **le cinéma**. D'un bout du monde à l'autre, la mimique et les scènes de cinéma exercent leur force de suggestion, suscitent des imitations. »

(Marcel MAUSS, cofondateur de l'Ecole française de socio-anthropologie) *Débat de 1929*

Enfin, un dernier extrait introductif :

« Ce que nous montrent avant tout **les produits de l'industrie** d'une époque ou d'un milieu, c'est dans quelle mesure les contemporains de l'époque, les habitants du milieu ont su utiliser les matières premières qui se trouvaient à leur portée, dans quelle mesure ils ont incarné *l'homo faber*, jusqu'à quel point ils ont progressé sur la route *qui part des premières industries paléolithiques* et qui aboutit à ce que nous regardons aujourd'hui comme des « applications » de **la science** mécanique et physique, c'est-à-dire au machinisme moderne pris dans son ensemble ».

(Louis WEBER, *Débat de 1929 au Centre international de synthèse : « Civilisation »*)

Voilà l'enjeu de la séance d'aujourd'hui : de ce voyage socio-anthropologique passant par l'orient (Mésopotamie, la Chine antique, L'Inde), avec une focale spéciale sur les Celtes et les Amérindiens (Mayas en particulier) : montrer que l'Occident gréco-romain n'avait pas, jusqu'à la fin du Moyen-âge, le monopole des arts et de la connaissance rationnelle.

PLAN

1. Sur les lumières de quelques « Barbares » d'orient

2. Le cas de l'Amérique pré-colombienne

3. Digression sur les « Barbares » celtes vus par Hubert

Epilogue sur les paradoxes du progrès et du développement

1. Sur les lumières de quelques « Barbares » d'orient

La première séance portait surtout sur l'ethnocentrisme ; on va nécessairement en retrouver quelques traces aujourd'hui.

Dans sa monographie sur la **Chine antique**, un orientaliste notoire comme Granet¹ assimile les « Barbares » Jong à des être quasi-animaux qui « pullulent », comme la vermine, ou qui vivent dans des « repaires »... Les Barbares ne seraient pas installés quelque part mais constitueraient des « masses répandues », à l'instar des objets. Granet ne craint pas de manier la contradiction, puisqu'il écrit, apparemment sans sourciller, que « L'Etat de Ts'in – considéré comme à demi barbare pendant la période précédente – fut le pays des législateurs et des économistes » ! **Que voilà un paradoxe !**

En Chine, le **recensement** (interdit mais réalisé) est attesté depuis le VIII^e siècle av. JC.. Conduit sous la responsabilité du ministre de la guerre, ses opérations s'articulent à celles du **cadastre** et s'accompagnent d'activités diplomatiques, d'une politique agraire, d'une politique de natalité et d'une politique sociale d'assistance aux orphelins et aux solitaires. Les Ts'in normalisent des poids et mesures, manipulent stratégiquement les documents administratifs (archives contrôlées) et frappent monnaie. Ils ont des artisans ultra-spécialisés qui travaillent pour l'Etat et des ingénieurs hydrographes. Ils savent prévoir, à partir de **calculs astronomiques**, les **éclipses dès le VII^e siècle av. J.C.** Bien entendu, tous ces éléments relèveraient de la plus pure « barbarie » !

Les données présentées dans les propos qui suivent ne visent pas à valoriser telle ou

¹ Granet Marcel. *La civilisation chinoise*, 1929, Albin Michel, 1994.

telle culture par un contre-ethnocentrisme lui-même ethnocentrique mais à rendre compte des contradictions contenues dans les textes évolutionnistes ou soulevées par les faits : *un peuple ne peut être dit primitif ou barbare s'il a les mêmes caractéristiques que ceux qui se prétendent évolués ou civilisés – voire un niveau de développement des techniques supérieur à ces « civilisés »*.

Par quel étrange égarement un grand chercheur comme Granet a-t-il pu se laisser aller à de tels abus de langage ? Insistons encore un peu sur la Chine et ses alentours pour mieux montrer son grand développement culturel et pour indiquer ce que la « modernité » occidentale lui doit.

Au XIII^e siècle, l'Europe découvre des innovations techniques vieilles de plusieurs siècles et provenant de **Chine** : neuf siècles après, *la brouette de maçon, l'attelage des animaux de trait, la machine à filer la soie, l'artillerie et les fusées, les cerf-volants, les ponts suspendus, les écluses (sept siècles après), le gouvernail d'étambot, la porcelaine...* Plus généralement, l'Europe importe du reste du monde, avant la Renaissance, non seulement ces techniques mais encore les phares, la boussole, les balises de chenaux, toutes sortes de connaissances utiles à une marine qui les utilisera pour parfaire des circulations coloniales² qui mèneront au mépris ethnocentrique des colonisateurs : à l'infériorisation y compris de ceux dont on peut s'inspirer.

Difficile d'affirmer, comme le très érudit sociologue allemand **Max Weber** dans son fameux essai sur l'éthique du capitalisme, que « *l'Europe est à la source de la rationalisation après la Renaissance* » ! Par certains côtés, la Renaissance apparaît comme une involution historique et humaine (oubli des substances soporifiques connues dès l'Antiquité par exemple). Ainsi, l'anesthésie totale pour quelques heures, connue depuis fort longtemps, est rappelée au XIII^e siècle, voire dès le XI^e par Avicenne.

Certains témoignages datant de la fin du 13^e siècle ne cèdent pas à de telles simplifications : un des tous premiers « ethnologues » voyageurs, d'abord voyageur de commerce pour le compte de sa Venise natale puis « fonctionnaire forcé » du Khan pendant des années, **Marco Polo** (en 1298), rapporte à quel point le principal souci du *Grand Khan* dans les capitales de l'empire chinois, « est d'assister ceux qu'il commande, pour qu'ils soient en mesure de vivre, de travailler et d'accroître leurs biens » (p ; 339) il écrit que le roi faisait nourrir tous les enfants souffrant de malnutrition. Dans ce qui s'avérera être le plus grand empire jamais connu, le *Grand Khan* impose la désappropriation partielle des paysans (proto plus value) la **monnaie papier** – la Chine l'utilise avant l'an mille comme elle connaît déjà les **manufactures** de porcelaine avec une spécialisation des tâches –, des entreprises de filature et de tissage avec rapport salarial forcé un jour par semaine, des **étalons de mesure**, la **signalétique** de voirie, des ponts comme on ne sait en faire en Europe, toute une bureaucratie de comptabilité et d'archivage, une société de cour avec crachoirs obligatoires, la nécessaire proto intercommunalité (p. 254-55)... La ville est rationalisée et orthogonale, comme il se doit pour favoriser le marché et le pouvoir central. Marco Polo écrit que « *la ville est tracée au cordeau ; les rues principales sont droites comme un I* ». Il décrit aussi les lotissements en forme d'échiquier (p. 218)... Tel clan a tel lot... Il montre enfin qu'existaient déjà : **l'assurance** risque, les faubourgs pauvres plus particulièrement aidés, **l'assistance**

² Toutes ces informations figurent dans l'ouvrage fort érudit que Vernet (1978) consacre aux Arabes d'Espagne.

personnalisée pluriannuelle (l'équivalent des soupes populaires) et même une quasi (ou proto) allocation universelle d'existence en nature (p. 262) : « loin de refuser à personne, on donne à tous ceux qui viennent, et nul n'a rien à payer »... On peut considérer que les « Barbares mongols » se sont civilisés en colonisant la Chine.

Les Chinois ont connu des niveaux de développement des sciences et des techniques largement supérieurs à ceux de l'Europe à plusieurs reprises dans l'histoire. Au XVIII^e siècle, lorsque les **Anglais** les approchaient dans une perspective d'abord commerciale puis coloniale, **les Chinois les qualifiaient d'ailleurs de Barbares** – tout comme les Aztèques voyant arriver les Espagnols (d'abord considérés comme des dieux). Bien avant cet épisode, dès l'Antiquité, les Chinois se croyaient déjà au centre du monde et de la civilisation, ce que rapporte brillamment Peyreffite (de 1989) dans son beau livre d'histoire *L'empire immobile* (voir en particulier le début de l'ouvrage).

Reculons de 2000 ou 3000 ans pour évoquer la Babylone au temps d'Hammourabi et de son fameux Code (Hammurabi de -1792 à -1750 (presque 3800 ans avant nous) .

A la recherche des sources historiques de la rationalité (voir ses œuvres sur le judaïsme, l'hindouisme, le bouddhisme antique et sur le déclin des civilisations antiques), le sociologue allemand **Max Weber** (1909, p. 143) avait déjà insisté sur la législation qu'**Hammou-rapi** institue en matière de droit de divorce pour la femme et de réparations en cas de répudiation par l'homme. Ce simple détail montre que l'on peut difficilement évoquer le caractère primitif ou traditionnel de cette société près de deux mille ans av. J.-C. Mais nous ne saurions nous arrêter là. Les antiquisants contemporains sont allés beaucoup plus loin dans une démonstration qui nous intéresse au plus haut point. Ils nous apprennent que cette société extrêmement élaborée, dont les origines et le changement social se manifestent par de nombreuses traces depuis le paléolithique, a inventé, au sein des villes constituées en centres administratifs et à côté des réseaux de voirie ou de canaux d'irrigation, la production industrielle : les grandes manufactures non seulement de vaisselle mais aussi de cuir, de textile ou de farine. Comme chez les Amérindiens, il s'agit d'entrepôts appartenant à l'Etat mais, employant ici quinze mille femmes³. Cela montre, une fois de plus, que *le capitalisme antique, tout comme celui qui est nommé moderne, s'édifie sur la base d'une puissance publique forte et d'« autorités légitimes » instituées.*

Georges Roux (*La Mésopotamie*) montre que l'orthogonalité urbaine et les équipements très sophistiqués tels que les égouts en ville coïncident bien avec l'intensification de la production agricole et la concentration du pouvoir dirigeant. Il est même plus explicite tant sur l'appropriation des biens par la classe dirigeante, le pouvoir royal héréditaire allié au pouvoir sacerdotal, que sur la division du travail social, la standardisation des poids et mesures, certains crimes et délits sanctionnés par des amendes et non par la violence physique (dès avant Hammourapi), les politiques sociales redistributives par annulation de dettes ou sur la qualité des relations internationales, avec l'Egypte, et entre les différentes cités sumériennes à plusieurs moments de l'histoire⁴.

La structuration hiérarchique des sociétés sédentaires se produisant avec l'agriculture entre 8000 et 5000 av. J.C.. C'est précisément de cette dernière époque que, selon des

³ Roux (1985), pp. 73, 77, 122 et 156.

⁴ Roux (1985), respectivement pp. 204, 217, 194, 126, 213, 148, 183.

recherches archéologiques récentes, datent les premières preuves d'autorité constituée dans les Balkans et autour de l'embouchure du Danube. Les chercheurs évoquent l'orthogonalité des agglomérations danubiennes qui manifeste une « gestion organisée ». Le plus troublant est le travail de métallurgie au sud de la Bulgarie, du côté de Varna. Les archéologues parlent de mineurs préhistoriques n'hésitant pas, au milieu du 5^e millénaire, à forer des puits de dix mètres de profondeur avec des tranchées pouvant atteindre cinq mètres de largeur. Ils précisent que « la taille de cette mine implique une organisation quasi-industrielle et des ouvriers pour exploiter les roches ». Par ailleurs, le minerai n'était pas traité sur place. Les analyses paléométallurgiques, ajoutent-ils, montrent une exportation à longue distance, jusqu'en Roumanie. Le **cuivre** était extrait par tonnes. Il faut envisager un pouvoir fort pour contrôler une telle exploitation, avec un réseau commercial ou d'échanges suffisamment étendu pour écouler le produit de la mine »⁵.

D'autres travaux, auxquels on se contentera de faire allusion, permettent de mettre en doute la validité systématique de corrélations historiques telles que écriture - ville ou monnaie - marché - ville. Par exemple, les auteurs que nous venons de citer ci-dessus rappellent que l'on a découvert récemment des tablettes datant du 9^e millénaire avec des pictographies, donc une proto-écriture, en Syrie, à Jerf el Ahmar. D'autres archéologues, à partir d'études sur les Carthaginois en Méditerranée, avaient déjà établi que les écritures originelles ne sont pas toujours liées à des systèmes urbains denses, pas plus que les monnaies métalliques ne sont systématiquement assorties de réseaux d'échanges marchands contrôlés par des patriciats urbains (Chic Garcia, 2000).

Nous pourrions continuer longtemps une description, potentiellement infinie, de ce que différentes cultures, jugées ignorantes et sous (ou peu) développées à tous les sens du terme, savent et produisent. Nous aurions pu, également et par exemple, insister sur les connaissances, plus tardives mais déjà très élaborées sur le plan pré-sociologique, d'un Nord-africain et Andalou comme **Ibn Khaldûn**⁶. Voilà un auteur profondément rationnel (malgré des passages de nature religieuse porteurs de jugements de valeur moraux) évoquant déjà – à la fin du XIV^e siècle – des analyses de la planète terre comme sphère, qui traite surtout des civilisations nomades ou bédouines et sédentaires en termes d'infériorité.

En effet, Ibn Khaldûn reprend beaucoup de stéréotypes généralisés en philosophie et, plus tard, dans les sciences humaines. Il raisonne en termes **de civilisés / non civilisés**. Il animalise l'humain, comme les philosophes qu'il cite si souvent, et en reprend quelquefois

⁵ Loncho et Lebedynsky (2003) ; voir aussi, pour l'étude de cette région, les collections du Musée national de Hongrie que le Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye a montrées en 2002.

⁶ La somme pré-sociologique et historico-géographique d'un millier de pages, son *Discours sur l'histoire universelle* qu'il écrit de 1382 à 1402, aurait dû laisser pantois les spécialistes méprisants (tels Lévy-Bruhl, s'il l'avait connue) de la « pensée primitive ». Cet ouvrage traite **d'astronomie** (p. 818-19, dans la lignée d'Avicenne et d'Averroès) mais également de **stratification sociale, de proto-sociologie urbaine**, de pouvoir dirigeant (et de protection des capitalistes), d'organisation économique et sociale, de relations professionnelles, de connaissance et d'enseignement, etc.. A en croire les spécialistes de la philosophie arabo-persane et l'admirable roman de Sinoué (1989) **Avicenne** avait déjà inventé ou découvert beaucoup de ce que Ibn Khaldûn rapporte. Ainsi, le *Canon de la médecine* d'Avicenne fut utilisé dans les facultés de médecine européennes jusqu'au XVIII^e siècle.

l'ethnocentrisme. Ainsi, les « groupements sauvages » seraient plus aptes à la domination, tout comme les animaux sauvages sont plus vigoureux. *Les Noirs du Soudan seraient indolents, inconstants et émotifs ; la plupart d'entre eux vivraient « à l'état sauvage et non en société », dans des cavernes, étant vêtus de peaux de bêtes ou allant nus, s'adonneraient même à l'anthropophagie, ils auraient « quelque chose de bestial »*. Il défend aussi le principe de la ville porteuse de civilisation et devant nécessairement croître pour éviter le déclin⁷. Cet auteur, au total, apparaît comme un membre de la classe dirigeante et de l'élite intellectuelle andalouse que la reconquête va chasser vers l'Egypte et qui mêle les propos descriptifs ou les jugements de fait et les dogmes ou les jugements de valeur souvent infiltrés d'évolutionnisme. Beaucoup de sociologues arabes le considèrent comme un précurseur de la discipline... Comme on peut le constater, **la pensée évolutionniste relève d'une idéologie** ayant toutes chances d'apparaître et de se renforcer dans les conditions de la domination coloniale ; ici celle des Arabes sur une grande partie du monde méditerranéen, mais on aurait pu tout aussi bien exposer des analyses de facture analogue chez des auteurs chinois ou incas⁸.

2. Le cas de l'Amérique pré-colombienne

Je rappelle que les premiers colonisateurs espagnols se déclarèrent littéralement stupéfaits d'admiration pour les connaissances et les prouesses technologiques des Aztèques. Les Aztèques ont supplanté les Olmèques, les Toltèques et la culture de Teotihuacan qui les précédaient. Depuis 1200 av. J.C., ces derniers connaissent des techniques agricoles très perfectionnées (d'ailleurs bien avant, attestées depuis 3500 av. J.C.), du commerce de longue distance et un système urbain avec égouts dont les Aztèques ont dû s'inspirer. Les villes sièges du pouvoir sont rationalisées au plan de l'urbanisme (en damier) bien avant l'arrivée des Espagnols. C'est le cas au moins dans trois cultures « précolombiennes », celles de Teotihuacan, de Tenochtitlan-Mexico (Aztèques) et de Cuzco (Incas).

Ce que voient d'abord les Espagnols est le plus évident dans ce qui est alors la plus grande ville du monde : Mexico-Tenochtitlan, agglomération d'un million d'habitants à l'époque de sa « découverte ». Ils voient des aqueducs et des « ponts canaux » d'une longueur et d'une solidité inconnues dans « l'ancien monde »... Ils admirent aussi les alignements de l'urbanisme et une voirie faite de canaux et de « routes » sans chars à roues, la propreté de la ville où un millier de personnes par jour nettoient les rues, ainsi que les quartiers à vocation professionnelle (similaires aux corporations européennes). C'est **Jacques Soustelle** – ethnologue devenant ministre de De Gaulle – qui relève ce détail significatif.

On s'appuie essentiellement sur ses écrits pour décrire les cultures Aztèque (1955) et

⁷ Voir, chez Ibn Khaldûn (1382-1402), les thèmes : civilisés / non civilisés (par exemple p. 577), l'agressivité bestiale des humains (p. 68-69), l'idée des sauvages plus aptes à la domination (p. 214), celle des Noirs du Soudan (133-35 et 129) ou celle de la ville porteuse de civilisation (543-44).

⁸ Voir, pour les Chinois, les nombreuses citations que propose Granet (1929) dans son livre ou, pour les Incas, celles, de première main, que l'on peut trouver chez Garcilaso de la Vega (1609), dit « l'Inca ».

Maya (1982) et sur le témoignage ethnographique, la somme de trois tomes, de **Garcilaso de la Vega** (1609) pour les Incas ainsi que sur le petit livre fort synthétique de **Favre** (1972). J'ajoute l'ouvrage de 1988 fort bien documenté de JMG **Le Clézio** « Le rêve mexicain ».

Ils découvrent aussi ce qui est plus caché au plan culturel. Tout un code de conduite et de bonnes manières, un **art raffiné, une véritable coquetterie** masculine (usages de la pipe pour fumer et soin des postures) ou féminine (fard), une esthétique corporelle du teint clair, etc., côtoient des aspects plus repoussants pour les conquérants : cruauté sacrificielle par le jeu, nourriture aquatique tels que têtards, vers, larves, oeufs de mouches, personnes riches consommant des batraciens ou des fourmis et, surtout, des chiens sans poils, engraisés pour la consommation, à l'instar d'un extrême orient qui semble une des sources démo-graphiques des Amériques (migrations paléolithiques par le détroit de Béring lors d'une glaciation) ! Une anthropophagie rituelle – les mains surtout sont particulièrement appréciées –, vient compléter le tableau en contraste violent (dans le cadre du jugement européen de l'époque qui relève le paradoxe) avec le culte de l'élégance, le contrôle de soi et le souci de l'haleine dûment relevés par les chroniqueurs. Ces derniers éléments désignent des mœurs « policées » et une socialité de contacts interpersonnels condensant des siècles, voire des millénaires, d'usages progressivement sédimentés.

Les Espagnols comprennent très vite les conditions objectives de cette abondance, de cette profusion de biens, tant celle des Aztèques que celle des Incas. Chez les Aztèques, une classe dirigeante (polygame) régleme le commerce et ordonne des marchés rationalisés, avec des tribunaux de commerce au sein même du marché, tout en gérant des stocks importants de marchandises d'Etat sans le moindre recours, il faut le souligner pour montrer que plusieurs chemin mènent au productivisme, ni à une monnaie normalisée, ni au décompte du temps quotidien : pas d'horloges, de clepsydras ou de cadrans solaires. De leur côté, dans les montagnes du sous-continent plus au sud, les Incas s'appuient sur une puissante agriculture, une armée très forte et une bureaucratie rationnelle. Les élites urbaines prétendent, elles aussi, civiliser les « Barbares » (autres peuples andins) qu'elles colonisent.

En revanche, **Teotihuacan**, (Livre *Mexique ancien* Prem et Dyckerhoff) qui est la plus grande cité pré-industrielle connue (500 ans av. JC, 20 km² et 150 000 habitants jusqu'à 500 000 apr JC), la première véritable métropole, était dirigée par une aristocratie sacerdotale provenant du pays Olmèque mais n'était pas une théocratie pacifique : au contraire, elle était une *puissance colonisatrice* et commerciale. Le plan est en damier. La ségrégation sociale et ethnique y était connue puisque la ville était partagée en secteurs et des quartiers y séparaient nettement des populations de travailleurs locaux et des populations étrangères provenant des régions maya, de Oaxaca (au sud-est) ou de Veracruz (au nord-ouest). Par ailleurs existait un système d'égouts couverts pour les eaux usées. Une telle cité *fortement hiérarchisée* dépendait d'une agriculture environnante administrée et un système d'irrigation artificielle (sécheresse relative mais ville bâtie sur une grande nappe phréatique).

Les **Incas** dont l'empire s'étend sur 4500 km le long des Andes, s'appuient eux aussi – et sans avoir communiqué avec les Aztèques – sur une puissante agriculture, une armée très forte et une bureaucratie rationnelle. La puissance de l'Etat central urbain s'appuyait

fiscalement sur des communautés rurales autosuffisantes quasi-communistes, les Ayllus analogues aux Oïkos grecs. La richesse agricole des Ayllus était à fort excédent. Le maïs, servait d'abord à la fête (bière) puis à l'expansion du pouvoir central : du **potlatch** (dont somptuaire ou de rivalité) à l'accumulation urbaine. L'Etat central procédait régulièrement à des enquêtes statistiques (STAT = ETAT) et à des recensements (fameuse cordelettes à noeuds, les Kipu) pour établir l'assiette fiscale. L'Etat central déplaçait, transplantait, des populations conquises pour éviter des rébellions ; il les mêlait à d'autres communautés. Cette technique de contrôle social, diviser spatialement pour régner, était très efficace interdisait la solidarité et l'action collective.

Aztèques et Incas se ressemblent du point de vue de leurs prouesses architecturales et de l'organisation sociale du pouvoir d'Etat. L'ordre intérieur était assuré à la fois par une guerre externe permanente renforçant toujours la cohésion interne et par des mécanismes de **mobilité sociale** (comme en Egypte pharaonique) que la gloire militaire favorisait également. La puissance de l'Etat central urbain s'appuyait fiscalement sur des communautés rurales autosuffisantes à la fois conformes au proto-communisme communautaire, et analogues aux *Oïkos* grecs avec la démocratie interne et une économie commune en plus. Dans les deux cas, tout comme en Mésopotamie, on trouve des provinces considérées comme des unités fiscales divisées en chef-lieux dirigés par un fonctionnaire, des impôts en nature, des politiques sociales d'Etat et des fêtes rituelles de la classe dirigeante. On observe une division du travail entre villes et régions spécialisées dans certains produits. La démographie est contrôlée. Des infrastructures d'Etat (équipements et services publics de stockage, de voirie, de gestion et de transport de l'eau) sont surveillées par des fonctionnaires disposant d'une parcelle de pouvoir et régulés par un droit public non écrit mais qui sépare les pouvoirs législatif et exécutif. Il n'existe pas de propriété privée du sol (comme un « communisme » princier), lequel appartient à la « ville », aux temples ou au préfets locaux, de fait, aux deux fractions de la classe dirigeante : les nobles et les prêtres⁹. Aucune distinction n'est établie entre le trésor public et les biens du souverain. Il y a obligation de production sous contrainte. A maints égards, ces sociétés sont déjà *productivistes*, tout comme l'étaient la Mésopotamie, l'Egypte, la Chine, la Grèce ou Rome, bien qu'il s'agisse d'un productivisme plus destiné à la classe dirigeante qu'à une masse de consommateurs.

Entre les deux empires coloniaux, les Mayas créent une civilisation très particulière. **Soustelle** (*Les Maya*, 1982, Flammarion) rappelle « Le triple aspect du **centre urbain** maya : la religion, le commandement, le commerce » (p34). Tikal (200-800) est fortement hiérarchisée : classe de dirigeants héréditaires qui nomment des magistrats (aristocratie de guerriers) ; sacerdoce également héréditaire ; gens du commun (libres mais payant un tribut, par ex les artisans et les commerçants) ; esclaves.

Pourquoi les Mayas fascinent-ils tant ?

Outre leur art – en particulier leur statuaire stupéfiante de réalisme – les **Mayas** présentent surtout un intérêt pour leurs connaissances logiques et scientifiques. Ils inventent, de leur côté, la notation des nombres par la position des chiffres et le zéro bien avant l'Europe qui en bénéficie grâce aux Arabes, lesquels le reprennent eux-mêmes de

⁹ Relevons de nouveau la grande proximité de cette organisation sociale avec celle de la Mésopotamie pour laquelle nous disposons de textes. Il s'agit en fait d'un modèle presque universel, à quelques détails près, dès lors qu'un pouvoir central (urbain) apparaît.

l'Inde¹⁰. Ils disposent d'un calendrier conforme à notre rationalité et calculent, avec une grande précision, les éclipses lunaires, solaires ou les mouvements de Vénus. Ils ont le sens de l'histoire puisque, par exemple, une date correspondant à l'an 3113 av. J.C. est précisée sur un monument ; ils se représentent le temps infini, passé et à venir. Leurs descendants (observés au XX^e siècle par Soustelle, 1967), les Lacandons, savent trouver des plantes rares au milieu de la jungle, telle écorce spécifique, tel lieu avec des animaux particuliers, différentes variétés de lianes, baies, pierres... Bien que ce peuple soit considéré comme une survivance décadente (pour l'esprit évolutionniste que Soustelle a conservé) des Mayas, chaque Lacandon adulte, nous dit l'auteur, « a dans l'esprit une géographie, une botanique, une zoologie, une minéralogie non écrites mais fort bien adaptées à leur objet ». Seule, répétons-le, une longue sédimentation institutionnelle et le temps historique permettent d'accumuler ces types de savoirs : combien d'observations et d'essais ont-ils dû être faits pour transformer en nourriture (manioc) un poison violent ?

Les premiers colons espagnols savaient parfaitement à quel degré de perfectionnement culturel étaient arrivées les sociétés « pré-colombiennes ». Néanmoins, les controverses se sont maintenues bien après celle de Valladolid et même multipliées du fait que certains colons et quelques missionnaires présentaient une image volontairement dégradée des Amérindiens.

Dans son ouvrage consacré aux **Lacandons**, descendants des Mayas, Soustelle dénonce l'illusion du « primitif », cet être imaginaire qui serait caractérisé par la fixité et l'animalité. Pour Soustelle, qui reprend la position de Löwie, comme pour l'Ecole française de socio-anthropologie, l'humain est indissociable du changement du fait qu'il institue. Cela dit, le changement social mène aussi à des « involutions », à des « régressions » que certains appellent aussi « décadence ».

Des Lacandons, Soustelle dit que : « tout, absolument tout, de la nourriture au loisir, de l'arme au jouet, de l'abri au rite, a été arraché à la terre, à l'eau et à la forêt, bâti, façonné, tissé par leurs mains ». Ces conditions de vie relèvent, selon l'ethnologue, de ce que l'on pourrait nommer (pour reprendre ce terme de botanique non dénué d'évolutionnisme) une certaine *involution socio-historique*. En effet, pour cet auteur, un faible volume de population peut avoir des effets de désinstitutionnalisation.

« On a beaucoup sous-estimé la science antique ; en réalité, bien des phénomènes ont été étudiés et compris par elle, notamment dans ce merveilleux 'centre de recherche scientifique' qu'était le Musée d'Alexandrie (...).

« On admet communément que les anciens Mexicains ignoraient la roue, et c'est vrai dans la mesure où ils ne l'ont pas utilisée dans la vie pratique. Pourtant, on a trouvé dans les fouilles, dans la région du Pánuco, des animaux en terre cuite roulant sur quatre disques : il s'agissait assurément de jouets. (...) L'illusion du progrès général de l'humanité découle de plusieurs erreurs connexes : on confond la continuité (relative) des techniques et la discontinuité des civilisations ; on se représente l'histoire culturelle comme une ligne unique et en ascension, dont nous nous trouvons être, ce qui est flatteur pour nous, l'extrémité marchante et l'avant-garde ; enfin, on admet plus ou moins consciemment que

¹⁰ Ces innovations mathématiques illustrent tant le processus de *parallélisme* des inventions (Orient - Mésopotamie) que celui de *diffusionnisme* « régional » (Orient – Europe) ; cf. infra pour les débats sur ces concepts.

notre civilisation est identique à la civilisation et qu'elle ne subira pas le sort de toutes celles qui l'ont précédée » (Soustelle, *Les quatre soleils*, 1967, 258, 261).

Mais, en dépit de ces critiques de *la déraison évolutionniste*, qui nous ont fortement inspiré, Soustelle reste très largement dans cette idéologie, puisque, pour lui, *la civilisation commencerait avec les grandes cités-Etat de Mésopotamie et avec l'Egypte pharaonique*. Il évoque, sérieusement, les Barbares venus des steppes dans le cas du Mexique ancien ou d'autres « Barbares ignorants ». Ce sont des Chichimèques proches des chasseurs nomades que sont les Indiens des plaines du nord du Mexique : Chihuahuas, Comanches, Apaches, Pueblos Hopis ou Navajos... Leur armement et leur technologie, voire leurs mœurs, sont est identiques à ceux du paléolithique : flèches avec des pointes de silex, tanage des peaux, tentes, relations sexuelles fréquentes à forte « ardeur érotique ». Les Aztèques un peu puritains considéraient ces nomades comme inférieurs, de fait « barbares » et Soustelle dit à leur sujet qu' « ils n'ont jamais franchi le pas décisif de la culture à la civilisation, du village à la cité ».

Soustelle accepte donc l'idée de civilisation comme état de développement suprême ou état d'aboutissement de certaines cultures dont la plus ancienne serait Sumer en Mésopotamie. De leur côté, Jéricho, Fayoum, Hassouna, Catal Huyuk seraient restées au plan des simples cultures n'accédant donc pas au statut de civilisation. La civilisation serait caractérisée par la ville et le pouvoir central. Le passage se ferait par la croissance économique et de la population. Une civilisation qui disparaît ferait retomber vers le niveau, considéré comme moins élaboré, de la culture.

« Les Mayas inventent de leur côté la notation des nombres par la position des chiffres, et le zéro. Ni les civilisations de la Mésopotamie et de l'Asie Mineure, ni les Grecs, ni les Romains n'avaient trouvé ces deux instruments de calcul (...) On sait que l'Europe doit ce progrès aux Arabes qui l'importèrent eux-mêmes de l'Inde »...

Les actuels descendants des Mayas, les **Lacandons**, n'ont plus de cités et vivent comme des ruraux rustiques et pauvres mais autonomes au plan de leurs besoins vitaux. Mais, selon Soustelle, « Les Lacandons ne sont pas des primitifs mais des décadents. Vestiges d'une humanité qui fut capable, pendant sept siècles, de s'élever très haut au-dessus d'elle même, ils sont retombés au plus bas ? Leur histoire nous présente un cas exemplaire de ces processus de régression dont nos esprits ne tiennent pas assez compte, obsédés qu'ils sont par le mythe du progrès uniforme et continu ».

(Soustelle, *Les quatre soleils*, 1967, pp. 89-90).

Au fond, on pourrait se dire que le progrès technique est multiforme (les Mayas n'ont jamais produit de métal, sauf un pauvre cuivre impur mais avaient des connaissances astronomiques de type scientifiques) et il s'est souvent accompagné de la démocratie et de la liberté (tant économique que politique), donc de progrès sociaux ou moraux. Mais les premiers sociologues français n'y croient pas. Mauss parle de régression morale et esthétique accompagnant la richesse des nations et, plus modéré, son oncle Durkheim émet quelques doutes à ce sujet :

« Si d'ailleurs on analyse ce *complexus* mal défini qu'on appelle la civilisation, on trouve que les éléments dont il est composé sont dépourvus de tout caractère moral. C'est surtout vrai pour l'activité économique qui accompagne toujours la civilisation. Bien loin qu'elle serve aux progrès de la morale, c'est dans les grands centres industriels que les crimes et les suicides sont les plus nombreux (...). Nous avons remplacé les diligences par les

chemins de fer, les bateaux à voile par les transatlantiques, les petits ateliers par les manufactures ; tout ce déploiement d'activité est généralement regardé comme utile, mais il n'a rien de moralement obligatoire. L'artisan, le petit industriel qui résistent à ce courant général et persévèrent obstinément dans leurs modestes entreprises, font tout aussi bien leur devoir que le grand manufacturier qui couvre un pays d'usines et réunit sous ses ordres toute une armée d'ouvriers. La conscience morale des nations ne s'y trompe pas : elle préfère un peu de justice à tous les perfectionnements industriels du monde. » (**Durkheim**, *De la division, du travail*, 1893, PUF, 1986, pp. 13, 211-223).

Quant à l'égalité homme / femme, les cultures gréco-romaines ont beaucoup fait régresser l'humanité, en dépit du mythe des Amazones. Ceux que les Romains nommaient des Barbares étaient infiniment plus évolués, à cet égard que ceux qui se considéraient comme le cœur de la civilisation et qui ont institué des lois patriarcales fort infériorisantes pour les femmes. Revenons « chez nous » pour terminer avec quelques mots sur l'EFSA et son regard sur le développement social ou le progrès humain à travers le regard porté sur les Celtes.

3. Digression sur les « Barbares » celtes vus par Hubert

Un ouvrage de 1927 sur les Celtes a été écrit par **Henri Hubert**, un ami intime de *Mauss féru de préhistoire qui co-dirigera quelques années le MAN de SGL*. De cette « civilisation archaïque » et « barbare », qualifiée comme telle par les philosophes grecs et romains, née en Europe centrale avant de s'étendre sur l'ensemble de l'Europe (sud-ouest et sud-est surtout), une partie de l'Asie et sur la bordure méditerranéenne de l'Afrique, Henri Hubert fait paraître une monographie socio-archéologique en 1927¹¹, l'année de son décès. Il ne s'agit pas ici de la résumer mais d'en tirer une étude de cas en guise de courte illustration des ambivalences de l'Ecole française de sociologie à l'endroit d'un évolutionnisme contredisant ses propres fondements théoriques. Sans doute, alors que son ami Mauss s'intéresse aux Eskimos, Hubert se penche-t-il sur ces Celtes, pour des raisons de sympathie et d'identité personnelles, voire de fascination pour « une idée de la civilisation fort contraire au souci de leur indépendance nationale ». Le livre est structuré en trois parties dont seule la dernière, consacrée aux aspects culturels et sociologiques, nous intéresse vraiment ici, les deux premières étant plus historiques.

La culture de *La Tène* (qui donne l'adjectif laténien désignant les Celtes), concomitante de la période de gloire de la Grèce puis de la Rome antiques, présente des points communs de l'Asie mineure jusqu'à l'Espagne en passant par l'Irlande, le Pays de Galles ou l'Ecosse. Le sentiment de parenté et de communauté des coutumes originelles était en permanence maintenu par l'« institution en quelque sorte internationale » des druides dont les rencontres périodiques ont joué le rôle fondamental d'intégration culturelle tant en matière de morale, d'éducation, de religion que de droit. En établissant une relation d'analogie entre druides et brahmanes de l'Inde, puis en évoquant les racines indo-

¹¹ D'abord publiée à *La Renaissance du livre*, elle est rééditée en 1968 chez Albin Michel, dans la collection – on ne saurait omettre ici ce détail significatif – fondée par Henri Berr « *L'Evolution de l'Humanité* ». Ouvrage d'Hubert : *Les celtes depuis l'époque de La Tène et la civilisation celtique*, 1927, Albin Michel, 1968.

européennes des Celtes, Hubert raisonne en termes d'étapes sociales et de sociétés de type plus ou moins élevé pour en venir à trois systèmes d'institutions correspondant « à des formes de *la* vie archaïque » (on notera le singulier de l'article) du plus grand intérêt à nos yeux : la chasse aux crânes permettant aux familles des vaincus de racheter leur parent, l'alliance par le sang qualifiée de « relique d'un état plus ancien, l'état segmentaire de la société, où il n'y avait pas de contrat exprès, et où les relations juridiques des hommes se confondaient avec les relations de parenté », et le *potlatch*. Cette dernière institution, au sujet de laquelle son ami Mauss (1923) vient de publier un essai qui fera date, est clairement identifiée chez les Celtes en particulier grâce aux Romans de la Table Ronde : dans ce monde féerique qui entoure Arthur, « chacun lutte de générosité et de malice » et se livre à des dons à valeur agonistique. Ces faits s'expliquent sociologiquement à partir du moment où on les rattache à un certain état tant de la structure sociale que du système institutionnel. Les sociétés à base de *clans* – ce concept si courant en ethnologie et en sociologie vient de la langue celte –, nous explique Hubert, se divisent en groupes à la fois unis et opposés (quelquefois des phratries) qui, loi d'exogamie évitant la consanguinité oblige, s'échangent des femmes en même temps que diverses prestations dans un cadre cérémoniel créant la « surenchère, le défi, l'ostentation et la concurrence » mais constituant aussi de fréquentes occasions de fête¹².

Dans des travaux plus récents, qui ne démentent pas ceux d'Hubert, des spécialistes (Guyonvarc'h & Le Roux, 2001) se demandent si les Celtes ne sont pas, au moins partiellement, les descendants des Européens de l'âge du bronze et même du paléolithique. L'hypothèse est loin d'être absurde quand on considère les implantations les plus anciennes. Les auteurs, à partir de nouvelles découvertes archéologiques et non sans un fort évolutionnisme dans l'approche, montrent que les Celtes étaient déjà présents 3000 ans av. J.C. en Europe. Ils nous apprennent que la société celtique est fortement structurée depuis la classe sacerdotale des druides (à laquelle appartiennent aussi les bardes) et la classe guerrière commandée (archétype) par un souverain très festif et généreux envers le peuple, jusqu'à la classe artisanale et productrice. Ils confirment que les Celtes ne construisent pas de villes, sauf, troublante corrélation, à la fin de leur existence, et qu'ils sont très égalitaristes au plan juridique à l'égard des femmes.

Il ne fait aucun doute que Hubert est sensible à cette conception du *progrès de l'Homme*, distingué du progrès matériel ou technologique, et à ses vertus intégratives. Il est clair que le modèle proche d'une autogestion à la base est dans son esprit lorsqu'il évoque cette société celtique à l'Etat si rudimentaire voire inexistant, au moins au début. Cet état tribal des Celtes porte encore en lui des restes du « totémisme primitif », en particulier dans les cultes si fréquents voués aux animaux. Peut-être aussi, prend-il un certain plaisir à relativiser les chroniques anciennes selon lesquelles les Celtes louaient la fidélité conjugale alors que, précise-t-il, « dans l'ensemble, les mœurs sexuelles paraissent assez relâchées ». S'il existait des groupes de femmes en relation (sexuelle) avec des groupes d'hommes dans le cadre de familles utérines, il existait aussi (les chroniqueurs romains, tels que César ou Strabon, le précisent), des « prêtresses armoricaines indépendantes de leurs maris ». Point de sexisme donc dans cette société qui, au sens propre (quant au sens figuré, Hubert laisse ironiquement le lecteur dans le doute), fait « porter la culotte aux femmes », lesquelles participent aux guerres et ont des droits de propriété, notamment foncière. Les Gaulois pratiquaient, par ailleurs, de véritables

¹² Passages entre guillemets pp. 94, 204, 209-213.

mariages à l'essai qui ne devenaient définitifs qu'après la naissance d'enfants¹³.

Etant très mobiles, les tribus¹⁴ Celtes, qui « ont été de grands agriculteurs », ce qui suppose un minimum de permanence spatiale, cultivaient la terre mais dans un système que favorisait la co-existence de propriété individuelle et collective. Le jeu des institutions celtes aurait pu produire « une société d'égaux-pauvres », alors que s'est développée une véritable aristocratie. En cherchant l'explication de cette histoire (il ne le dit pas mais le laisse entendre), Hubert évoque la naissance des inégalités : « non seulement les rois mais les nobles se sont taillés dans le territoire tribal non approprié des biens privés qui s'ajoutaient à leur part de biens de famille. Les tenanciers qui s'y sont établis à terme sont en réalité les tenanciers du roi et des nobles ». Dans une société composée de lignées, les clans, le roi est chef d'une lignée devenant royale et vivant « au dépens de ses sujets ». Ce texte condense donc l'histoire d'une évolution sociale, comme souvent, parallèle à une involution humaine. Dans ce cadre, les druides, exempts de service militaire ou d'impôts, jouissent d'une réputation de philosophe et sont eux-mêmes issus de familles de druidiques mais ne constituent pas une caste fermée ; ils assurent un rôle de conseiller politique de chaque roi. Parallèlement, ils structurent les fêtes¹⁵ qui jouent un rôle si important chez les Celtes.

L'organisation tribale des Celtes se désagrège à mesure que le travail pour le marché se développe et que se multiplient, en fin de période correspondant au début de l'ère chrétienne, des spécialistes du commerce et de l'industrie ayant une vie urbaine faite, comme partout où elle a existé, d'une multitude de métiers, d'une structuration sociale forte et d'une domination de la campagne environnante. Hubert conclut sur l'idée que les Celtes, qui ont laissé d'importantes traces artistiques et culturelles, ont échoué dans leurs créations politiques faute d'avoir eu « la notion de l'Etat et le sens suffisant de la discipline »¹⁶. En dépit de son ambivalence et de sa fascination pour ce peuple, Hubert finit donc par rejoindre un évolutionnisme banal que toute sa belle monographie historique rend par ailleurs désuet.

Epilogue conclusif sur les paradoxes du progrès et du développement

Au fond, ce détour par les Celtes, les sociétés amérindiennes et orientales nous conduit à relativiser les notions de « progrès » et de « développement social ».

« Le contraste n'est-il pas frappant, par exemple, entre la mentalité des tribus australiennes, lorsqu'on essaie de la comprendre à travers leurs institutions totémiques, avec les croyances qu'elles comportent, et le degré d'intelligence que dénotent l'invention et l'usage d'un instrument comme le boomerang, dont le procédé de fabrication ne nous est

¹³ Citations pp. 219, 221, 223 et 225.

¹⁴ Hubert prend la peine de préciser que le mot tribu se rapporte au mot *treb* désignant maison en irlandais mais aussi défrichage en vieux slave (*trébíti*).

¹⁵ On ne peut omettre de relever que l'une des formes contemporaines de ces nombreuses fêtes, parmi les plus importantes est, chez les Irlandais, celle de la Saint-Patrick (15-17 mars) et correspond à peu près aux *fallas* valenciennes tant par la période que par les logiques de potlatch les infiltrant toutes deux. Les références de ce paragraphe sont aux pages 232-233, 238, 249 et 258.

¹⁶ Pp. 289, 294.

pas encore bien connu ? » (...)

Ainsi, avec les premières industries apparaît, plus moins explicite, peut-être informulée verbalement, mais présidant aux opérations elles-mêmes, la compréhension pragmatique des choses matérielles, le sentiment de l'inflexible régularité des propriétés géométriques, mécaniques et physiques des corps, et le sentiment de leur universel assujettissement aux lois de la pesanteur et du mouvement. **C'est bien là la source concrète de toutes nos connaissances exactes. Sans doute, ce que nous appelons aujourd'hui la « science »** diffère profondément de l'empirisme des recettes qui constituent les techniques fondamentales. Mais la science est le prolongement des techniques correctes et efficaces, et bien que celles-ci aient été souvent teintées de magie, c'est dans la mesure où elles réussissaient, nonobstant l'intrusion d'opérations inefficaces et de techniques vaines, qu'elles ont pu former **la base Initiale des méthodes scientifiques.** » (Louis WEBER, *Débat de 1929 au Centre international de synthèse : « Civilisation »*)

Il souligne les paradoxes du développement social, la coexistence du rationnel et de l'irrationnel :

« À cet égard, la civilisation égyptienne est un exemple particulièrement frappant. L'absurdité des rites funéraires, la puérilité des conceptions qu'ils supposent et qui touchent de très près à la pure sauvagerie, contrastent avec la perfection des fabrications et des constructions, et tout ce qu'elles impliquent de rectitude opératoire, de précision manuelle et de sûreté de coup d'œil, qualités qui ne font que traduire des qualités pareilles de l'esprit. La question qui se pose alors est celle-ci : comment les hommes qui ont fabriqué tant de chefs-d'œuvre et qui ont fait preuve de tant de discernement dans les travaux matériels peuvent-ils être les mêmes qui pratiquaient le rite enfantin de l'« ouverture de la bouche » [on ouvre la bouche du défunt pour qu'il puisse à nouveau manger et boire dans l'au-delà] ? » Louis WEBER

Il en conclut qu'il y a deux modes distincts de fonctionnement de l'intelligence : d'une part l'entendement technique qui progresse toujours dans une même aire culturelle ; d'autre part la compréhension et l'interprétation plus ou moins morale et esthétisée de la vie ambiante. => Le seul véritable progrès est scientifico-technique.

Comme l'écrit le sociologue allemand **Max Weber** (1917, 406) « Il n'existe naturellement pas de 'progrès' dans l'art au sens de l'évaluation esthétique des œuvres d'art à titre de réalisations significatives ». Il ajoute quelques pages plus loin que l'usage légitime du concept de progrès en sciences humaines est « partout et sans exception lié au 'technique' ». Dans tous les autres cas, affirme-t-il avec pertinence, il convient de « tenir l'utilisation du concept de 'progrès' pour extrêmement inopportune, même dans le domaine limité où son application empirique ne soulève aucune difficulté ».

(Weber, « Essai sur le sens de la « neutralité axiologique » dans *Essais sur la théorie de la science*, 1917, Plon, 1965-1992 Agora, p. 406).

Max Weber aborde par ailleurs un aspect, peu traité ailleurs et que l'on pourrait considérer comme négatif ou du moins ambivalent, du processus de rationalisation, celui de **l'aliénation** (perte) qui l'accompagne. Il écrit (1913, 363) :

« Le progrès que l'on constate dans la différenciation et la rationalisation sociales signifie donc (...) que, dans l'ensemble, les individus s'éloignent de façon croissante de la base rationnelle des techniques et des règlements rationnels qui les concernent pratiquement et

que, dans l'ensemble, cette base leur est d'ordinaire plus cachée que le sens des procédés magiques du sorcier ne l'est au 'sauvage'. La rationalisation de l'activité communautaire n'a donc nullement pour conséquence une universalisation de la connaissance relativement aux conditions et aux relations de cette activité, mais le plus souvent elle aboutit à l'effet opposé. Le 'sauvage' en sait infiniment plus des conditions économiques et sociales de sa propre existence que le 'civilisé', au sens courant du terme, des siennes. » (Max Weber, « La sociologie compréhensive », 1913, p. 363 in *Essais sur la théorie de la science*, 1904-17, Plon, 1965-1992, Agora)

Weber n'insiste pas plus sur cet effet des spécialisations qui concentrent (et dépossèdent le plus grand nombre de) la connaissance. Le progrès collectif, la civilisation, aurait donc un prix individuel et, sans vraiment le conceptualiser, est désigné un important parallélisme dans le changement social ou ce que d'autres nommeraient une variation concomitante diachronique : *le degré de rationalisation varie en raison inverse du degré d'universalisation de la connaissance*. Le progrès technique nous soutient, peut nous faciliter la vie mais nous aliène également au sens où il nous désautonomise...

Notre grand préhistorien dira peu après la même chose. Dans *Le Fil du Temps* (Fayard, 1986, p. 86), **André Leroi-Gourhan** écrit que, de toutes les activités humaines, « la technique est la seule qui ne revienne jamais à son point de départ : on repense Platon à chaque génération, on ne repense pas les techniques, on les apprend » et, ajoute-t-il, « on les améliore en permanence ».

Enfin, comme le dit Soustelle : **« L'illusion du progrès général de l'humanité découle de plusieurs erreurs connexes : on confond la continuité (relative) des techniques et la discontinuité des civilisations ; on se représente l'histoire culturelle comme une ligne unique et en ascension »...**

Nous n'irons pas plus loin dans ce premier tour d'horizon qui suffit à montrer que les occidentaux n'ont ni le monopole du développement socio-économique, ni l'apanage de l'idéologie évolutionniste qui l'accompagne presque toujours en situation d'impérialisme. Les quelques éléments avancés ici suffisent, dans un premier temps, à brouiller les repères simplificateurs de l'évolutionnisme dont il convient (prochaine séance) de montrer différentes facettes, des plus sommaires aux plus sophistiquées, dans l'histoire de la pensée avant que les sciences dites humaines ne le tétanisent dans des postulats pseudo-scientifiques que notre propos vise, précisément, à briser.

* * *